



Citation: Ansart, G. (2024). Le mythe de la Pennsylvanie, l'*Histoire des deux Indes* et les *Recherches sur les États-Unis* de Filippo Mazzei. *Diciottesimo Secolo* Vol. 9: 155-160. doi: 10.36253/ds-14926

© 2024 Author(s). This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<https://www.fupress.com>) and distributed, except where otherwise noted, under the terms of the CC BY 4.0 License for content and CC0 1.0 Universal for metadata.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Edited by: Debora Sicco.

Articles

Le mythe de la Pennsylvanie, l'*Histoire des deux Indes* et les *Recherches sur les États-Unis* de Filippo Mazzei

GUILLAUME ANSART

Indiana University, Bloomington (USA)

Abstract. The “Myth of Pennsylvania,” an overly idealized representation of Pennsylvania, its founder William Penn, and the Quakers, was embraced by many 18th-century French *philosophes*. It appears in Voltaire’s *Philosophical Letters* (1734), Diderot and d’Alembert’s *Encyclopédie* (1751-65), and most prominently in Raynal’s influential *History of the East and West Indies* (1780). According to the myth, Penn’s colony offered an image of the Golden Age and a model of good government. William Penn was portrayed as a great legislator who established a popular representative government and gave laws that guaranteed civil liberties, maintained equality and ensured religious tolerance. As for the Quakers, their morals and customs were deemed to revive the virtues of early Christians. However, around the time of the American Revolution, many liberal intellectuals on both sides of the Atlantic responded critically to such idealistic distortions of American reality, no matter how well intended. Filippo Mazzei, a naturalized American citizen from Italy who played an important role in the War of Independence, is a good case in point. In the third of his four-volume *Researches on the United States* (1788), Mazzei develops an extended refutation of Raynal’s version of the myth of Pennsylvania. Penn is now depicted as a greedy, sly opportunist who mostly looked after his own interests and those of his family. Similarly, the Quakers are criticized for having always deftly advanced their own political and commercial interests, and for not having clearly supported the Revolution. Mazzei—and his friends Jefferson and Condorcet, who collaborated with him on the *Researches* in Paris—could only feel irritated by the propagation of utopian myths or fanciful notions about America when the goal of the Revolution was to establish a large modern republic founded upon human rights and a complex legal and constitutional apparatus. Refuting the myth of Pennsylvania meant also discrediting the outdated ideals of the philosopher king and the primitive virtuous utopia.

Keywords: Colonial Pennsylvania, Mazzei, Quakers, Raynal, Voltaire.

On le sait, la réception de l'*Histoire des deux Indes* parmi les élites révolutionnaires américaines, du moins pour ce qui est des chapitres consacrés aux treize colonies et à la guerre d’indépendance¹, fut très mitigée². De

¹ Il s’agit des chapitres 1-5 et 18-30 du livre 17 et du livre 18 dans son intégralité. G.-T. Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, J.-L. Pellet, Genève 1780, 10 voll.

² Cfr. E. Tortarolo, *La réception de l’«Histoire des deux Indes» aux États-Unis*, in *Lectures de Raynal*:

même, dans la France des dernières années de l'Ancien Régime, les intellectuels les plus farouchement pro-américains – à l'exception notable de Crèvecoeur, qui dédia la version originale en anglais de ses *Lettres d'un cultivateur américain* (1782) à Raynal – accueillirent les réflexions de Raynal sur les États-Unis de manière généralement critique. Du côté américain, les critiques formulées contre l'ouvrage de Raynal, par Jefferson³ ou Paine⁴ notamment, n'ont rien de surprenant dans l'ensemble. Elles soulignent d'une part les erreurs concernant la géographie du pays et le déroulement des opérations militaires. D'autre part, Jefferson s'attache à réfuter la «théorie de la dégénérescence américaine»⁵ dont l'*Histoire* présente encore quelques échos; Paine, quant à lui, reproche à Raynal son anglophilie et l'accuse d'avoir méconnu les graves atteintes à la liberté qui furent les causes profondes de la Révolution américaine, d'en minimiser ainsi les justifications, et enfin de sous-estimer la solidité de l'alliance entre la France et les États-Unis. Du côté français, les milieux américanistes, dans leurs réactions à l'*Histoire*, reprennent largement les arguments développés par les critiques américains de Raynal. C'est ce qu'illustre en particulier un ouvrage important auquel Jefferson et Condorcet, amis de l'auteur, ont collaboré: les *Recherches sur les États-Unis* (1788) de Filippo Mazzei⁶, Italien naturalisé américain et revenu s'établir à Paris. Dans le troisième des quatre volumes des *Recherches*, consacré entièrement à ce qui constitue la plus complète réfutation des chapitres américains de l'*Histoire*, Mazzei corrige les erreurs de

géographie et d'histoire diplomatique ou militaire et, sur la question centrale de l'interprétation politique de la Révolution, rejoint souvent l'argumentation de Paine, qu'il cite d'ailleurs copieusement. Plus surprenants en apparence, et plus originaux, sont les trois chapitres de ce volume qui traitent de la Pennsylvanie, de William Penn, et des Quakers⁷; Mazzei s'y livre en effet à une critique féroce des passages de l'*Histoire* qui sont parmi les plus enthousiastes, les plus flatteurs pour l'Amérique: ceux qui perpétuent ce que l'on peut appeler «le mythe de la Pennsylvanie».

C'est Voltaire bien sûr qui, dans ses *Lettres philosophiques* (1734) et d'autres textes, contribua sans doute le plus à répandre en France et en Europe ce mythe de la Pennsylvanie, largement repris ensuite dans l'*Encyclopédie* puis dans l'*Histoire des deux Indes*, où il fait l'objet d'une élaboration détaillée. Les *Lettres philosophiques* ont propagé l'image du Quaker vertueux et tolérant, notamment dans le traitement des populations indigènes: «Il [William Penn] commença par faire une ligue avec les Américains ses voisins. C'est le seul traité entre ces peuples et les chrétiens qui n'ait point été juré, et qui n'ait point été rompu»⁸. L'*Essai sur les mœurs* (1756-85), quant à lui, insiste sur le fait qu'à la différence des autres Européens, Penn a payé aux Indiens les terres qu'il a colonisées: «Ce n'est pas ici une usurpation comme toutes ces invasions que nous avons vues dans l'ancien monde et dans le nouveau. Penn acheta le terrain des indigènes, et devint le propriétaire le plus légitime»⁹. En matière de législation, Penn «donna des lois très sages, dont aucune n'a été changée depuis lui. La première est de ne maltraiter personne au sujet de la religion, et de regarder comme frères tous ceux qui croient un Dieu»¹⁰.

Voltaire cite encore les Quakers comme modèles dans son *Traité sur la tolérance* (1763). Bien que leurs coutumes puissent paraître ridicules, leurs mœurs honnêtes et paisibles méritent l'admiration: «La discorde, la controverse sont ignorées dans l'heureuse patrie qu'ils se sont faite: et le nom seul de leur ville de Philadelphie, qui leur rappelle à tout moment que les hommes sont frères, est l'exemple et la honte des peuples qui ne connaissent pas encore la tolérance»¹¹. En plus d'un esprit de tolérance, Voltaire voyait dans les Quakers un

L'*Histoire des deux Indes* en Europe et en Amérique au XVIII^e siècle, Actes du colloque de Wolfenbüttel, éd. par H.-J. Lüsebrink et M. Tietz, «SVEC», 286, Voltaire Foundation, Oxford 1991, pp. 305-328.

³ T. Jefferson, *Observations sur la Virginie* (1782), Barrois, Paris 1786.

⁴ T. Paine, *Lettre adressée à l'abbé Raynal, sur les affaires de l'Amérique septentrionale* (1782), s.n., s.l. 1783.

⁵ Jefferson, *Observations sur la Virginie*, cit., pp. 107-166. C'est le philosophe néerlandais Cornelius de Pauw, auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains* (1768), qui contribua le plus à la diffusion de cette théorie dont l'influence fut relativement importante dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Inspiré par la théorie du climat de Montesquieu et surtout par Buffon, qui avait affirmé que la flore et la faune du Nouveau Monde étaient incomplètement développées en comparaison de celles de l'Ancien, de Pauw élargit la thèse jusqu'à inclure les populations humaines, aussi bien indigènes que transplantées d'Europe. Selon cette théorie, le climat de l'Amérique est si peu propice à la vie que les populations humaines du Nouveau Monde montrent rapidement des signes de dégénérescence physique et mentale. L'ouvrage classique sur ce sujet est le livre d'A. Gerbi, *La disputa del Nuovo Mondo; storia di una polemica, 1750-1900*, Ricciardi, Milan 1955. Voir également D. Echeverria, *Mirage in the West: A History of the French Image of American Society to 1815* (1957), Octagon Books, New York 1966, pp. 4-14.

⁶ F. Mazzei, *Recherches historiques et politiques sur les États-Unis de l'Amérique septentrionale, [...] par un citoyen de Virginie. Avec quatre lettres d'un bourgeois de New-Heaven [sic] sur l'unité de la législation*, Froullé, Colle (Virginie) et Paris 1788, 4 voll.

⁷ Les chapitres 4, 5 et 6 du volume III, auxquels il faut ajouter le chapitre du volume I sur la fondation de la Pennsylvanie.

⁸ Voltaire, *Lettres philosophiques*, in *Les œuvres complètes de Voltaire*, éd. par N. Cronk et al., Voltaire Foundation, Oxford, vol. 6B (2020), lettre 4, p. 31.

⁹ Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, in *Les œuvres complètes de Voltaire*, cit., vol. 26A (2013), chap. 153, p. 293.

¹⁰ Voltaire, *Lettres philosophiques*, cit., lettre 4, p. 31.

¹¹ Voltaire, *Traité sur la tolérance*, in *Les œuvres complètes de Voltaire*, cit., vol. 56C (2000), chap. IV, p. 152.

retour à l'esprit du christianisme primitif et aux qualités incarnées par les apôtres: vertu, simplicité et égalité. Le *Dictionnaire philosophique* (1764) déclare: «S'il est une secte qui rappelle les temps des premiers chrétiens, c'est sans contredit celle des quakers. Rien ne ressemble plus aux apôtres»¹². La même idée est développée dans l'*Essai sur les mœurs*:

*Le christianisme qu'il [Penn] apporta ne ressemble pas plus à celui du reste de l'Europe que sa colonie ne ressemble aux autres. Ses compagnons professaient la simplicité et l'égalité des premiers disciples de Christ. Point d'autres dogmes que ceux qui sortirent de sa bouche; ainsi presque tout se bornait à aimer Dieu et les hommes; point de baptême, parce que Jésus ne baptisa personne; point de prêtres, parce que les premiers disciples étaient également conduits par le Christ lui-même*¹³.

On le voit, les observations de Voltaire sur la Pennsylvanie sont d'une tonalité nettement utopique, ou plus précisément peut-être, idyllique. Elles ont pour but d'évoquer l'image de l'âge d'or: égalité et harmonie parmi les hommes, «un gouvernement sans prêtres, un peuple sans armes»; de sorte que «Guillaume Pen pouvait se vanter d'avoir apporté sur la terre l'âge d'or dont on parle tant, et qui n'a vraisemblablement existé qu'en Pensilvanie»¹⁴.

Jaucourt, l'auteur des entrées intitulées «Pensilvanie» et «Quaker» dans l'*Encyclopédie*, se démarque à peine de Voltaire. En guise de conclusion à ces deux articles, il offre une même citation de Montesquieu, sans indication de source: le législateur des Quakers en Amérique a...

*[...] formé un peuple, où la probité paroît aussi naturelle que la bravoure chez les Spartiates. M. Penn est un véritable Lycurgue; & quoique le premier ait eu la paix pour objet, comme l'autre a eu la guerre, ils se ressemblent dans la voie singulière où ils ont mis leurs peuples, dans l'ascendant qu'ils ont eu sur des hommes libres, dans les préjugés qu'ils ont vaincus, dans les passions qu'ils ont soumises*¹⁵.

Comme le reconnaît lui-même Montesquieu, le rapprochement entre Penn et le législateur mythique de Sparte peut paraître surprenant, étant donné le contraste

entre le pacifisme des Quakers et l'esprit guerrier des Spartiates. En mettant exclusivement l'accent sur le génie de Penn en tant que législateur, génie similaire à celui de Lycurgue, Montesquieu et Jaucourt nous éloignent ici sensiblement du tableau idyllique de la Pennsylvanie esquissé par Voltaire. Pour le reste, cependant, Jaucourt suit fidèlement son prédécesseur et précise même que «M. de Voltaire [...] m'a fourni la plus grande partie de cet article [l'article «Quaker»]»¹⁶. De fait, il reproduit presque exactement l'essentiel de la quatrième des *Lettres philosophiques* (toujours sans indication de source), y compris les trois extraits que nous venons de citer plus haut¹⁷. Plus généralement, tolérance, honnêteté, simplicité, goût de l'égalité et de la liberté, esprit de fraternité et de charité chrétiennes, c'est-à-dire précisément les mêmes qualités que Voltaire admire chez les Quakers, se retrouvent chez Jaucourt dans son éloge de la religion, de la morale et des mœurs de la Société religieuse des Amis¹⁸:

*Je ne puis m'empêcher de déclarer, que je les estime un peuple vraiment grand, vertueux, plein d'industrie, d'intelligence, & de sagesse. Ce sont des gens animés des principes les plus étendus de bienfaisance, qu'il y ait jamais eu sur la terre. Leur charité se porte sur toute la race du genre humain, ne refusant à personne les miséricordes des dieux. Ils reconnoissent publiquement que la liberté universelle est due à tout le monde. [...] Enfin, c'est peut-être le seul parti chez les Chrétiens, dont la pratique du corps entier, réponde constamment à ses principes*¹⁹.

Principes qui forment, de l'aveu de Jaucourt, «tout calculé, le système le plus raisonnable & le plus parfait qu'on ait encore imaginé»²⁰.

Raynal et avec lui Diderot, qui contribua de manière substantielle aux chapitres de l'*Histoire des deux Indes* consacrés aux États-Unis²¹, continuent dans la même lignée. Liberté de conscience, vertu, simplicité et égalité sont les principales notions associées à la Pennsylvanie et aux Quakers dans l'*Histoire*. Dans le premier chapitre du livre 18, écrit par Diderot, la Pennsylvanie est mentionnée comme exemple d'une nation se rapprochant beaucoup de l'idéal d'un bon gouvernement, c'est-à-dire d'un gouvernement fondé sur la vertu²². D'autre part,

¹² Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, in *Les œuvres complètes de Voltaire*, cit., vol. 36 (1994), article «Tolérance», pp. 563-564.

¹³ Voltaire, *Essai sur les mœurs*, cit., chap. 153, p. 293.

¹⁴ Voltaire, *Lettres philosophiques*, cit., lettre 4, p. 32.

¹⁵ L. de Jaucourt, «Pensilvanie», «Quaker», in *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, etc.* (1751-65), éd. par D. Diderot et J. le Rond d'Alembert, University of Chicago, ARTFL Encyclopédie Project (Autumn 2022 Edition), éd. par R. Morrissey et G. Roe, vol. XII, p. 314, vol. XIII, p. 650, <http://encyclopedie.uchicago.edu/> (07/2023). La citation de Montesquieu est tirée de *L'Esprit des lois*, livre IV, chap. 6.

¹⁶ Jaucourt, «Quaker», in *Encyclopédie*, cit., vol. XIII, p. 650.

¹⁷ Voir nn. 8, 10 et 14 *supra*.

¹⁸ C'est ainsi que se nomment eux-mêmes les Quakers: «The Religious Society of Friends».

¹⁹ Jaucourt, «Quaker», in *Encyclopédie*, cit., vol. XIII, p. 648.

²⁰ Ivi, pp. 648-49.

²¹ Outre de nombreux fragments, Diderot est l'auteur des chapitres 4 et 21 du livre 17 et des chapitres 1 et 42-45 du livre 18. Cfr. M. Duchet, *Diderot et l'«Histoire des deux Indes» ou l'écriture fragmentaire*, Nizet, Paris 1978.

²² Raynal, *Histoire des deux Indes*, cit., vol. IX, p. 4.

Raynal souligne que la législation établie par Penn est aussi fondée «sur les deux pivots de la splendeur des états & de la félicité des citoyens: la propriété, la liberté»²³. En même temps, les lois favorisent le maintien de l'égalité. En Pennsylvanie chaque enfant est obligé d'apprendre une profession, règlement qui préserve l'égalité entre les citoyens en les encourageant tous à travailler²⁴. La pauvreté y est d'ailleurs inconnue: «La Pensilvanie n'a pas un seul pauvre. Ceux que la naissance ou la fortune ont laissés sans ressource, sont convenablement entretenus par le trésor public»²⁵.

Malgré la forme initiale de son gouvernement, placé sous l'autorité d'un lord propriétaire, en l'occurrence William Penn, la Pennsylvanie jouit en fait de tous les avantages d'un gouvernement populaire et représentatif. Bien que la propriété de la colonie doive rester dans la famille Penn, «il lui ôta une influence décisive dans les résolutions publiques, & voulut qu'elle ne pût faire aucun acte d'autorité sans le concours des députés du peuple. Tous les citoyens qui avoient intérêt à la loi, comme à la chose que la loi régit, devoient être électeurs, pouvoient être élus»²⁶. Les libertés religieuses et civiles, un droit de propriété fermement établi, l'égalité et un gouvernement représentatif contribuent également à la prospérité générale. Les libertés civiles et religieuses ont attiré en Pennsylvanie «des Suédois, des Hollandois, des François industriels, & sur-tout de laborieux Allemands», et la prospérité de la colonie «est l'ouvrage des Quakers, des Anabaptistes, des Anglicans, des Méthodistes, des Presbytériens, des Moraves, des Luthériens & des Catholiques»²⁷.

Comme chez Voltaire, une forte signification symbolique est attachée à la façon dont Penn a traité les populations indigènes:

Son arrivée au Nouveau-Monde fut signalée par un acte d'équité, qui fit aimer sa personne & chérir ses principes. Peu satisfait du droit que lui donnoit sur son établissement la cession du ministère Britannique, il résolut d'acheter des naturels du pays, le vaste territoire qu'il se proposoit de peupler»²⁸.

Cet achat de terres aux Indiens assure à Penn «la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de justice & de modération, que les Européens n'avoient pas même imaginé jusqu'alors»²⁹ et constitue le sujet de la

gravure de Moreau le jeune placée en tête du volume IX de l'édition Pellet de 1780. L'histoire des autres colonies, par contre, semble n'offrir que des exemples de cruauté et d'injustice envers les populations indigènes. En Nouvelle Angleterre, les indigènes ont tout simplement été dépossédés de leurs terres et une récompense était accordée à tout colon pour la mort d'un Indien. La cupidité et la malhonnêteté des Anglais ont causé des atrocités sans nombre en Virginie. Des massacres de nations entières ont eu lieu en Caroline.

L'acte de justice exceptionnel qui a marqué la fondation de la Pennsylvanie est emblématique de toute l'histoire de la colonie³⁰. La liberté de conscience est le premier principe de sa législation: «Le vertueux législateur établit la tolérance pour fondement de la société. [...] laissant à chacun la liberté d'invoquer [Dieu] à sa manière, il n'admit point d'église dominante en Pensilvanie, point de contribution forcée pour la construction d'un temple, point de présence aux exercices religieux, qui ne fût volontaire»³¹. Raynal et Diderot soulignent également le fait que les Quakers ne se livrent à aucun dogmatisme théologique mais préfèrent encourager la pratique d'une morale inspirée de la simplicité des premiers chrétiens. George Fox, le fondateur de la secte, est décrit comme une figure christique: «Souvent il s'égarait dans les bois, sans autre compagnie, sans autre amusement que sa bible. Avec le tems même, il parvint à se passer de ce livre, quand il crut y avoir assez puisé l'inspiration des prophètes & des apôtres»³². En Pennsylvanie, la religion s'éloignant de tout particularisme acquiert la valeur d'un système moral quasi universel: «Sans dogmatiser, sans disputer sur le culte, dans un pays où chaque secte a le sien, on honore l'Être suprême par des vertus, plus que par des prières. L'innocence & l'inscience gardent les mœurs, plus sûrement que des préceptes & des controverses»³³. Raynal et Diderot jugent très favorablement cette tendance à l'universalisme et l'*Histoire des deux Indes* insiste sur les effets sociaux positifs de la religion en Pennsylvanie:

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus singulier en même tems, dans la conduite de toutes les sectes qui ont peuplé la Pensilvanie, c'est l'esprit de concorde qui règne entre elles, malgré la différence de leurs opinions religieuses. Quoiqu'ils ne soient pas membres de la même église, ces sectaires s'aiment comme des enfans d'un seul & même

²³ Ivi, p. 16.

²⁴ Ivi, p. 20.

²⁵ Ivi, p. 30.

²⁶ Ivi, pp. 17-18.

²⁷ Ivi, p. 24.

²⁸ Ivi, p. 15.

²⁹ *Ibidem*.

³⁰ Plus tard, en émancipant leurs esclaves, les Quakers ont donné un autre «exemple qui doit faire époque dans l'histoire de la religion & de l'humanité» (ivi, p. 186).

³¹ Ivi, p. 17.

³² Ivi, p. 9. Cette thématique christique est empruntée à Voltaire, qui consacre la troisième de ses *Lettres philosophiques* à George Fox.

³³ Raynal, *Histoire des deux Indes*, cit., vol. IX, p. 33.

père. Ils ont vécu toujours en frères, parce qu'ils avoient la liberté de penser en hommes. C'est à cette précieuse harmonie qu'on peut, sur-tout, attribuer les accroissemens rapides de la colonie³⁴.

Tolérance, liberté et égalité créent une atmosphère de paix et d'harmonie sociale qui elle-même conduit à la prospérité.

Dans l'*Histoire*, Raynal fait donc de la Pennsylvanie un exemple quasi unique dans les annales du Nouveau Monde:

C'est ici que l'écrivain & son lecteur vont respirer. C'est ici qu'ils se dédommageront du dégoût, de l'horreur ou de la tristesse qu'inspire l'histoire moderne, & sur-tout l'histoire de l'établissement des Européens au Nouveau-Monde. Jusqu'ici ces barbares n'ont su qu'y dépeupler avant que de posséder, qu'y ravager avant de cultiver. Il est tems de voir les germes de la raison, du bonheur & de l'humanité, semés dans la ruine & la dévastation d'un hémisphère, où fume encore le sang de tous ses peuples, policés ou sauvages³⁵.

Or l'un des principaux reproches adressés à Raynal par Mazzei est précisément d'avoir simplement imaginé cette exception que constituerait, même dans l'Amérique anglaise, la Pennsylvanie. Trop souvent, accuse Mazzei, l'auteur de l'*Histoire* laisse entendre au lecteur qu'un trait en fait commun à l'ensemble des treize colonies est spécifique à la seule Pennsylvanie³⁶. Trois exemples significatifs suffiront pour donner une idée de ce que veut dire Mazzei. Nous avons vu que Raynal observe que la pauvreté n'existe pas en Pennsylvanie puisque les indigents y sont secourus par l'assistance publique. Tous les états prennent le même soin des pauvres, précise Mazzei³⁷. Second exemple: en matière de liberté religieuse, l'*Histoire des deux Indes* donne l'impression que la tolérance est plus complète en Pennsylvanie que dans les autres états, alors que, selon Mazzei, c'est la Virginie qui mérite cette distinction³⁸. Enfin, nous avons également noté que d'après Raynal, William Penn aurait été le premier à acheter des terres aux Indiens, au lieu de les déposséder purement et simplement. Le point est important, comme nous l'avons souligné, car il prend une valeur symbolique dans l'*Histoire*: non seulement cet «acte d'équité» est qualifié d'«exemple de justice & de modération, que les Européens n'avoient pas même imaginé jusqu'alors» mais il forme aussi le sujet de l'illustration placée en tête du volume IX. Mazzei réfute cette

assertion en citant de nombreux cas d'achats de terres faits aux Indiens dans plusieurs colonies bien avant l'arrivée de Penn en Amérique³⁹.

Plus généralement, Mazzei reproche à Raynal d'avoir fait de la Pennsylvanie «un roman bien étrange»⁴⁰, en d'autres termes, d'avoir donné naïvement dans «le merveilleux». En ce qui concerne la ville de Philadelphie, par exemple, les merveilles d'urbanisme et d'architecture rapportées dans l'*Histoire des deux Indes* sont tout à fait imaginaires, assure Mazzei⁴¹. Surtout, Raynal s'est montré coupable d'avoir systématiquement embelli le caractère des Quakers. Mazzei s'attache donc à montrer que, loin d'être des modèles de simplicité, d'humilité et d'honnêteté, les Quakers ont toujours su défendre adroitement leurs intérêts, en politique aussi bien que dans le commerce. En politique, ils sont parvenus, en manipulant le système électoral, à s'assurer près des trois quarts des sièges dans l'assemblée de Pennsylvanie, alors qu'ils ne représentent qu'environ un quart de la population⁴². Dans le commerce, le désintéressement n'est pas non plus leur qualité principale et «la délicatesse & l'équité ne sont pas leurs vertus favorites»⁴³. Tant et si bien que Mazzei peut affirmer «qu'on les appelle souvent les jésuites protestans»⁴⁴. De plus, pour susciter la sympathie du lecteur, l'*Histoire des deux Indes* exagère les persécutions dont furent victimes les Quakers en Nouvelle Angleterre⁴⁵, et passe sous silence l'attitude ambiguë, voire hostile à la cause américaine, qui fut la leur pendant la guerre d'indépendance⁴⁶.

Quant à William Penn lui-même, Mazzei s'attache également à montrer que le portrait idéalisé qu'en fait Raynal ne correspond en rien, lui non plus, à la réalité. Tandis que l'*Histoire des deux Indes* représente le fondateur de la Pennsylvanie comme «un législateur sublime»⁴⁷, «comme la générosité même, & comme le modèle de toutes les perfections morales»⁴⁸, la vérité,

³⁹ Ivi, pp. 45-49.

⁴⁰ Ivi, p. 32. Mazzei et ses amis Jefferson et Condorcet s'inquiétaient des dangers que pouvaient représenter pour la cause de la liberté les erreurs, les mythes ou idées chimériques sur l'Amérique propagés par l'*Histoire des deux Indes* ou par des visionnaires rousseauistes tels que Crèvecoeur et Brissot de Warville. Voir à ce sujet R. Darnton, *Condorcet et l'américanomanie en France au dix-huitième siècle*, in id., *Pour les Lumières. Défense, illustration, méthode*, Presses Universitaires de Bordeaux, Bordeaux 2002, pp. 31-49.

⁴¹ Mazzei, *Recherches sur les États-Unis*, cit., vol. III, pp. 33-34.

⁴² Ivi, pp. 56-57.

⁴³ Ivi, pp. 62-63.

⁴⁴ Ivi, p. 66. S'appuyant sur les relations d'intimité qui liaient Jacques II, catholique, et Penn, Mazzei va jusqu'à suggérer que ce dernier n'était peut-être pas quaker mais jésuite (ivi, vol. I, pp. 70-71).

⁴⁵ Ivi, vol. III, pp. 61-62.

⁴⁶ Ivi, pp. 67-71.

⁴⁷ Ivi, p. 43.

⁴⁸ Ivi, p. 40.

³⁴ Ivi, p. 28.

³⁵ Ivi, pp. 16-17.

³⁶ Mazzei, *Recherches sur les États-Unis*, cit., vol. III, p. 35.

³⁷ Ivi, p. 37.

³⁸ Ivi, p. 34.

d'après Mazzei, est qu'il se montrait souvent artificieux, que c'était «un homme qui fut toujours avide d'argent, & qui se mettoit volontairement dans le cas d'en avoir toujours besoin»⁴⁹. Ainsi, les terres, en Pennsylvanie, étaient vendues aux émigrants beaucoup plus cher que dans les autres colonies⁵⁰. Penn et sa famille bénéficièrent toujours du privilège de ne payer aucun impôt:

*Ce prétendu père de son peuple, dont l'humanité, la justice & la générosité ont été si célébrées, cet homme si merveilleux que pour décrire son caractère sublime & presque divin, M. l'abbé Raynal demande la permission d'emprunter le langage de la fable, lutta toute sa vie contre son peuple pour dispenser ses propres biens de la juste proportion des charges, & transmit cette prétention aussi arbitraire qu'injuste à ses descendants, qui, à son exemple, ne voulurent jamais consentir que leurs biens fussent taxés, pas même dans les temps des plus grandes calamités*⁵¹.

En fait, les lois et règlements les plus justes étaient contenus dans la première charte de la colonie et ne peuvent donc pas être attribués à la sagesse du gouvernement de Penn, qui le plus souvent fit tout son possible pour diminuer les droits du peuple⁵². Mazzei cite plusieurs remontrances de l'assemblée de Pennsylvanie contre Penn pour appuyer sa thèse⁵³.

Voilà donc, en quelques touches rapides, l'image assez sombre de la Pennsylvanie et de son fondateur que nous tracent les *Recherches sur les États-Unis* de Filippo Mazzei. Il faut maintenant se poser la question: pourquoi? Pourquoi attaquer Raynal si violemment dans son enthousiasme aussi bien que dans ses réserves sur l'Amérique? Par souci de vérité, sans doute, mais pas uniquement. Il n'est pas impossible que Mazzei ait vu dans le mythe de la Pennsylvanie un exemple supplémentaire de l'anglophilie de Raynal. Après tout, ce sont les *Lettres philosophiques* de Voltaire, l'un des plus influents manifestes d'anglophilie du siècle, qui ont été le plus célèbre véhicule du mythe repris et amplifié dans l'*His-*

toire. Mais ce n'est pas encore là l'essentiel. Le mythe de la Pennsylvanie fait de celle-ci une véritable exception parmi les treize colonies, exception fondée sur une image idéalisée de William Penn et des Quakers, représentés le premier comme législateur-roi philosophe, les seconds comme un peuple simple, lui aussi vertueux et philosophe, pratiquant une morale «naturelle». Une telle image, par son caractère exceptionnel, utopique et primitiviste, ne pouvait qu'irriter les partisans de la Révolution américaine, dont la tâche était d'établir une grande république moderne, à la population diverse, fondée sur les droits de l'homme et l'élaboration d'un appareil légal et constitutionnel complexe. De plus, nous l'avons vu, les Quakers n'avaient pas toujours soutenu la Révolution, loin de là. Mazzei s'attache donc à montrer que Penn était plutôt un opportuniste surtout soucieux de ses propres intérêts et à rabaisser les Quakers au niveau des autres sectes. C'est en somme à la fois le mythe du législateur-despote éclairé et celui d'une utopie antique et vertueuse qui sont ici récusés.

⁴⁹ Ivi, p. 53. Voir aussi vol. I, pp. 82-83, notamment: «Sa conduite envers les colons fut toujours la même. Les conventions ne furent jamais gardées. Pour avoir de l'argent on n'épargnoit ni artifices, ni détours, & quelquefois on employa les menaces» (p. 82).

⁵⁰ Ivi, vol. III, pp. 52-53.

⁵¹ Ivi, vol. I, pp. 72-73.

⁵² Ivi, vol. III, pp. 51-52.

⁵³ Des extraits de deux de ces remontrances sont reproduits en note à la fin du volume I (pp. 223-245). En conclusion à ces extraits, on peut lire le commentaire suivant: «On en a dit assez pour faire voir à quelles conditions M. Penn fut d'abord, comme une espèce de patriarche, suivi par son troupeau jusqu'en Pensylvanie, comme aussi quels sujets de plainte ils eurent contre lui, & quant à la conduite des différentes assemblées, qui, à diverses époques, fomentèrent cette dispute, il suffit, pour leur justification, de parcourir simplement l'analyse de leurs procédés» (p. 245).